

**Paul St-Pierre**

## Compte rendu

**DELISLE, Jean (1987) : *La Traduction au Canada. Translation in Canada. 1534-1984*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, 436 p.**

**DELISLE, Jean (1990) : *Les Alchimistes des langues. La Société des traducteurs du Québec (1940-1990)*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa , xliii + 446 p.**

En dépit des différences réelles qui distinguent ces deux ouvrages – l'un (*La Traduction au Canada*) consistant surtout en une présentation de données chronologiques et bibliographiques, et l'autre (*Les Alchimistes des langues*) étant une oeuvre de circonstance publiée pour marquer le cinquantenaire d'une association professionnelle de traducteurs –, en dépit donc de ces différences, il ne serait pas inexact de considérer ces deux ouvrages comme complémentaires. *La Traduction au Canada* se veut une présentation aussi exhaustive que possible des faits marquants de la traduction au Canada sur une période de 450 ans, et le livre se résume à un relevé, à un recensement de matériaux pouvant servir à d'autres chercheurs voulant approfondir certains aspects de la pratique traduisante au Canada, et plus particulièrement à ceux qui s'intéressent aux rapports entre le développement de la traduction et l'histoire même du Canada. Ainsi on y trouve dans une première partie, un «précis d'histoire de la traduction au Canada» comportant une chronologie, quatre sections consacrées à différents aspects de l'institutionnalisation de la traduction (associations et organismes de traducteurs, écoles de traduction, prix de traduction) et, enfin, une section fournissant une liste des sources d'archives, et dans une deuxième partie une bibliographie analytique des écrits sur la traduction au Canada. C'est dire la richesse du livre, et son utilité pour de futurs chercheurs, ainsi que son statut de travail en quelque sorte «préalable» à d'autres travaux possibles. Sous certains angles, *Les Alchimistes des langues* peut être considéré comme un de ces travaux «possibles» utilisant et complétant les données présentées dans le premier ouvrage. Du fait qu'il traite d'une période plus restreinte (50 ans) et d'une seule société de traducteurs, l'analyse des rapports entre le développement de la

traduction et le contexte socio-historique peut y être beaucoup plus détaillée . Bien sûr, puisqu'il s'agit d'un ouvrage de circonstance, il contient nécessairement sa part d'anecdotes, qui intéresseront peut-être plus ceux qui ont participé aux événements que ceux qui s'intéressent à une approche plus strictement historique. Mais il n'empêche que cet ouvrage fournit de nombreux éléments pouvant servir à une histoire de la traduction au Québec.

Ces deux ouvrages sont intéressants à un autre titre aussi, de par le fait qu'ils permettent de poser un certain nombre de questions sur la pratique de la traduction et sur son rapport à l'histoire. En effet, dans *La Traduction au Canada*, sont présentés des faits propres à la traduction, dont beaucoup – disons-le en passant – demanderaient des explications supplémentaires (ainsi, par exemple, l'indication qu'en 1642 François Marguerie succède à Jean Nicolet au poste d'interprète officiel sans que soit indiqué en quoi consistait ce poste ni quel était son statut), et des faits plus proprement historiques dont le rapport avec la traduction et les raisons motivant leur mention, à l'exclusion d'autres faits, n'est pas tout à fait évident (par exemple la mention suivante : «1608 : Samuel de Champlain fonde Québec» ). Se pose par le biais de cet ouvrage, donc, la question de la façon de concevoir l'histoire de la traduction. Doit-on voir les faits historiques à travers le filtre de la traduction (dans le cas d'une telle approche, la guerre de Sept Ans serait significative, non par ses effets politiques, mais du fait que l'armée de Montcalm a utilisé des interprètes pour communiquer avec les Indiens faisant partie des troupes), ou encore, faudrait-il considérer la traduction comme un fait historique, comme un discours parmi d'autres servant à construire une société et une culture? Une autre question se pose aussi face à la documentation qui nous est fournie. On remarque une disproportion entre le peu de faits consignés pour la période précédant 1960 et l'ampleur de ceux qui sont mentionnés après cette date. Est-elle due au fait que c'est à partir de 1960 surtout que la traduction est en expansion au Canada, ou simplement parce que les sources documentaires sont alors beaucoup plus abondantes et accessibles ? De toute façon, on remarquera que la décision de présenter certains faits à l'exclusion d'autres et leur abondance relative dépendent de choix faits par le chercheur en fonction de ce qu'il considère *pertinent* pour une histoire de la traduction au Canada, et que ces choix devraient faire réfléchir tous les historiens de la

traduction sur l'orientation de leurs propres recherches, sur les rapports complexes entre la traduction et l'histoire.

*Les Alchimistes des langues* soulève lui aussi des questions sur les rapports qu'entretient la traduction avec le contexte socio-historique. En effet, l'histoire de la Société des traducteurs du Québec (STQ) démontre qu'il existe dans cette province un rapport très étroit entre le développement de la traduction et le statut accordé à la langue française. Dans les deux cas, ce qui ressort est la nécessité d'une prise de conscience de l'opportunité d'un travail soutenu sur la langue. Les origines de la STQ et son expansion sont donc liées au contexte social plus large, et l'histoire de cette société est aussi celle du Québec, avec les soucis d'éducation (les cours perfectionnement), de sensibilisation aux phénomènes linguistiques (le service d'aide terminologique) et d'autonomie (par rapport à l'anglais, dans la chasse aux anglicismes, mais par rapport au français hexagonal aussi, avec la volonté de répondre aux spécificités du contexte québécois). Par ailleurs, certains conflits et crises au sein même de la STQ répondent à ceux ayant lieu au plan de la société québécoise. Ces liens resteraient à développer et à approfondir, mais cet ouvrage amorce déjà cette analyse. Par ailleurs, ce sont probablement les circonstances de la composition de l'ouvrage qui font que la question de la reconnaissance professionnelle est traitée sous un angle qui n'accentue que ses aspects positifs, et que son côté «corporatiste», qui ne correspond pas simplement à un souci du travail bien fait, mais à la volonté de pouvoir dicter les conditions de travail, au désir d'accéder un certain statut social et de se maintenir en place face à une concurrence de plus en plus grande – bref, tout ce qui soulignerait les conditions contextuelles régissant les conditions de travail – est passé sous silence. Ce sera peut-être la matière d'un autre livre de Jean Delisle, du moins on pourrait le souhaiter, car ces deux ouvrages sont autant de témoignages à la fois de l'intérêt de l'auteur pour l'histoire de la traduction et de sa maîtrise évidente dans le domaine.

---

Source : *Meta*, vol. 32, n° 2, 1992, p. 348-349.